

Le Retour du Soldat

Tout enfant, j'entendais souvent parler de gloire. C'était dans une grande chambre chaude, une chambre de malade. Celui qui parlait, un beau vieux très droit et tout blanc, vivait là immobile dans un fauteuil, entouré de tapis et de fourrures, condamné à ne plus respirer l'air du dehors, à ne plus faire un pas sans appui. Il s'en consolait en racontant ses souvenirs de vieux soldat.

J'étais très petite, alors, et impressionnée par la monotonie de cette voix tranquille, de ces récits toujours les mêmes, et aussi par la tristesse environnante. Des poutres au plafond, car c'était un ancien logis, des corridors voûtés où résonnait le bruit d'escaliers descendus, remontés, marchés à marche, lentement et continuellement; et derrière les fenêtres hautes à vitres vertes, de larges cours pavées, sonores, deux fois trop larges, puisque l'herbe y poussait partout, excepté dans le passage qui allait d'une porte à l'autre. Pendant que le front à la vitre, essayant de me distraire, je regardais passer quelque vieux chargé de pains et de gamelles, et que j'épiais là-bas, au-dessus d'un portail ouvert sur d'autres cours silencieuses « Cours du Nord », dans la chambre, derrière moi, j'entendais vaguement un long récit de bataille.

De la neige, beaucoup de neige, des grenadiers gelés, des chevaux morts, des trépanés, des radeaux, une rivière glacée, un pont qui s'écroule... C'est tout ce que ma mémoire d'enfant a retenu de la retraite de Russie, et cela, pour moi, ne s'est jamais séparé de la « Cour du Nord », si froide à traverser au vent d'hiver, et si triste, fermée par le ciel noir et les des dimanches parisiens.

Que de longues heures j'ai passées sur ma petite chaise basse à écouter ainsi les histoires du vieux oncle. Comme dans leurs petites cervelles pleines de miroirs, les enfants se font des images de tout, cette époque glorieuse m'apparaissait parfois ainsi qu'un grand champ de bataille où tous les rois du monde traînaient leur manteau de cour. D'ailleurs, la gloire du premier Empire défilait tout entière autour de la chambre dans de modestes cadres, depuis les cérémonies du sacre, les carrosses dorés, les panaches, les chamarrures, jusqu'aux « Adieux de Fontainebleau ». Le « Passage du Mont Saint-Bernard » avec des manteaux flottants et des chevaux à l'escalade; des apothéoses dominées par les champs de bataille, et les héros morts, enlacés fraternellement, surveillant de loin, dans un nuage de poudre et de fumée, la mêlée sanglante qui continue. Les maréchaux étaient là aussi, tous les maréchaux ! Que de plumes, de broderies, d'attitudes et de titres ! Ils avaient tous au moins deux noms : « Berthier, prince de Wagram », « Ney, duc d'Elchingen ». La tête relevée et fière, la bouche au commandement, ils entouraient le fauteuil de leur vieux soldat; et toute cette grandeur un peu poussiéreuse étouffait dans la chambre remplie de vieilleries au milieu de cette petite aisance faite de pensions, de croix et si régulièrement modeste. Des vases sous des globes, des bronzes et des porcelaines, des fleurs peintes, des tapisseries au petit point, des médaillons, qui vous faisaient rêver de petites vieilles à mitaines utilisant la vie et la chaleur de leurs mains tremblantes jusqu'à leurs derniers jours, comptés aux fils du canevas. Le moindre objet était là comme un souvenir de pays lointains et d'époques antiques. Des chapelets bénits à Rome par un pape souffleté, des reliquaires venus d'Espagne. Encore une campagne que j'avais entendu raconter longuement. Les trahisons, les guets-apens, les femmes, les enfants, les prêtres, tous les innocents acharnés contre le vainqueur, et au milieu du récit, quelques mots espagnols brusqués comme des décharges de pistolet ou des « qui vive » féroces.

Quelquesfois, immobile, lassé d'écouter, quand j'avais assez de la « Cour du Nord », des batailles, des maréchaux, je m'amusais à regarder, devant une porte condamnée, un grand devant de feu en papier peint, bien vieux, un peu passé. L'image en était naïve, autant que la couleur; contre un petit mur couvert de vigne et de soleil, un pauvre vieux est assis. La route passe devant lui, et, au tournant, sous un gros orme dont l'alignement du papier a coupé quelques branches, arrive un grand garçon qui porte un petit paquet au bout d'un bâton. Il a l'air de s'arrêter, de chercher dans une de ses poches, et, en même temps il regarde le pauvre vieux avec étonnement. J'avais souvent demandé l'explication de cette image. C'est le retour du soldat. Il revient, il a fait son temps. Mais sa chemise est vendue, sa mère morte, et dans le beau soleil du pays natal, il retrouve son vieux père sans ressource, aveugle et qui mendie sur les chemins. Combien je me suis attendrie sur cette naïve histoire, et comme, en y pensant, c'était bien la moralité de ces longs récits qui me donnaient si grande envie de dormir !

*Oui, c'est bien cela, la gloire, regardée de près ! Quand nous allons voir le vieux oncle, les dimanches, en traversant ces beaux ponts à poutres de victoire ou des chevaux se cabrent comme à la bataille, la grande esplanade visible par les canons de l'entrée, en voyant le dôme d'or et ce Louis le

Grand équestre de la porte principale, la Gloire me semblait quelque chose d'énorme, de magnifique, de gigantesque. Dans l'immobilité de la vieille chambre, ce n'était plus qu'une légende que les vieillards ont tout au fond de leur mémoire, une suite de récits monotones, mélancoliques et attristants comme le « Retour du Soldat ».

Rêve de Noël.

La lampe tranquille n'enveloppait plus la course de ma main sur le papier que d'une clarté palissante, je cessai d'écrire, et je m'enfonçai dans mon fauteuil, et il me sembla que dans mon cerveau aussi, les images moins nettes, tremblaient sous une vague clarté d'aube. Dans mes doigts, que la plume avait lassés, se roula, puis s'alluma une cigarette; à travers la flamme amortie par les bruissements bleus de l'abat-jour, je regardai machinalement la fumée que j'exhalais monter en spirales, s'élargir en nappes franches d'azur, se perdre dans l'ombre massive des rideaux.

J'avais passé la soirée précédente dans une famille amie, chez un confrère dont Dieu a largement béni la postérité et mes oreilles étaient pleines de voix d'enfants claires et bavardes comme un réveil d'oiseaux dans une haie. Les petits se contentaient, avec des rires, ce qu'ils espéraient trouver dans le sillon de Noël; chacun avait choisi déjà son coin dans la cheminée, et les parents s'amusaient aussi de ces projets qui, mieux que les nôtres, sont réalisés par la seule tendresse vraie dont les bras nous sont tendus au seuil menaçant de la vie.

Et cette musique du souvenir bercant ma pensée déjà somnolente, je m'endormis à peu près, de ce sommeil à demi réveillé où l'on ne perd pas le sentiment des choses, mais qui les transforme suivant de mystérieux caprices. Je franchis, d'un bond en arrière, un abîme d'années, et je me retrouvai enfant, moi même, à cette date, palpitant, des mêmes espérances, dans la vieille maison de là-bas, à bord de la petite rivière dont les eaux mêlent maintenant les cimes reflétées des penneurs grandis. Par une illusion singulière, je sentis à mes pieds la fraîcheur du carreau, tant je crus bien courir encore, à peine sauté du lit frileux, vers l'âtre où m'attendait la surprise tant attendue ! Un flot de tendresse posthume me monta au cœur pour les absents que je n'embrassai plus, et, pendant que la lumière tremblait étrangement et comme stridente dans mes yeux demeurés ouverts, les petites voix de la veille chantaient toujours : Noël ! Noël !

Décidément, je rêvais. Tout en sentant fort bien que mes jambes croisées demeuraient immobiles, il me sembla que je m'étais levé pour me diriger vers ma cheminée comme autrefois. Le tapis, sans doute, empêchait seul mes pas de sonner à mes propres oreilles, et c'était tant mieux; car le moindre bruit eût secoué la torpéur délicieuse où plongeait mon esprit. Sans que mes reins en sentissent la moindre fatigue, je me baissai, les bras en avant, comme pour saisir. Un rayon de jour naissant abattait dans l'âtre sa lumière argentée, et un cri de surprise sortit silencieusement d'ailleurs, de mon gosier. Le soulier était à sa place, le soulier que je n'avais certainement pas mis là, un soulier qui n'était pas le mien, un tout petit soulier de satin blanc comme en ont les mariées ! Je vous dis que je n'en avais jamais vu de plus petit et de plus mince. Il était tout neuf, immaculé comme un lis. Le pied adorable, pour qui il avait été fait, avait dû s'y glisser à peine un instant, le temps de l'essayer, assez pourtant pour y laisser, ce que les femmes mêlent de trouble et au parfum des fleurs qu'elles ont portées.

J'hésitai—gratifié que je suis du merveilleux, comme un patient sincère—j'hésitai longtemps à y insinuer deux doigts, tout ce que j'y pus entrer. Le soulier était vide, et il me sembla qu'il me souriait tristement et avec l'entrebâillement miroitant de la soie. Mon rêve devenait voisin de la folie. Et quand je portai, avec une piété d'ami, l'exquise chaussure à mes lèvres, il me parut qu'elle me rendait moi baiser, un baiser très doux et très mélancolique, un baiser dont le bruit imperceptible murmurait encore : Noël ! Noël !

Allons ! allons ! J'avais en grand tort de m'assoupir ainsi dans la lumière défaillante de ma lampe. Voilà maintenant que le petit soulier causait avec moi. Oh ! le délicieux et plaintif froncement d'oeil sortaient de vraies paroles ! C'était subtil et distinct, sonore et délicat comme la chanson d'un ruisseau entre les pierres, dans quelque coin frais du paysage, par le silence d'un après-midi d'été. Et savez-vous ce qu'il disait de sa bouche moirée ? Oh ! je n'en souviens maintenant—soit si je l'entendais encore !

Il me disait : « Je ne suis pas un bienfaiteur, mais un mendiant. Je ne t'apporte rien, et je venais te demander quelque chose. Je suis le petit soulier de celle qui t'était fiancée de loin, par ces fatalités d'amour que rompt souvent l'implacable destinée. Y as-tu seulement pensé dans ta vie déjà longue d'amours cruelles, déchiré que tu es par le fouet des tendresses sans merci où le meilleur de toi s'est épuisé, sur les chemins saignants où l'incorrigible désir t'a traîné, en jetant les cailloux vides et en foulant les roses fanées ? Y as-tu seulement pensé une fois, que tu avais peut-être là-bas, une fiancée qui t'attendait dans sa robe blanche ? L'image sainte des épousailles chastes où meurent les virginités n'a-t-elle jamais paru devant toi, cerveau peuplé de fantômes rouges et brûlants ? Vêtu de robes les candeurs, sous son voile tissé de neige, ne l'as-tu pas reconvenue ?

« Durant de longues années, c'est pour toi seul qu'elle a tordu chaque matin, et noué au-dessus de sa tête, sa chevelure lourde et parfumée; qu'elle a fermée autour de son bras l'or d'un unique bracelet où vos noms devaient s'enlancer; qu'elle a essayé sans relâche les plus harmonieux de sa toilette idéale.

« Lasse enfin, elle l'a à jamais dénouillée, et j'en suis le débris le plus cher. L'autre, pareil à moi, elle l'a serré au plus secret des choses qu'elle aime et qu'elle redoute à la fois de revoir. Je suis l'écume des espérances brisées qui vient murmurer à ton oreille et à la sienne : Noël ! Noël !

Le petit soulier n'avait pas fini son discours que je cherchais autour de moi, quelque présent pour l'y enfouir et le consoler, en pensant à celle qui attendait sans doute son retour, comme elle m'avait attendu. Pas une fleur dans mon jardin ! L'hiver les avaient toutes fêtrées ! Pas un bijou à ma portée qu'une autre main de femme n'ait profané ! Plongeant alors ma main dans ma poitrine, j'en voulus arracher mon cœur et donner, au moins, à son dernier battement ce poétique et délicieux cercueil de soie blanche, l'embaumant à jamais dans cette tombe exquise ! Il ne me resta aux doigts qu'un peu de cendres, de cendres chaudes, si chaudes que je poussai un cri de douleur.

Ce cri me réveilla. En même temps je jetai vivement ma cigarette. Car c'était ma cigarette qui, arrivée au bout, en se consumant lentement, me brûlait au ras des ongles.

Et les voix lointaines d'enfants ne chantaient plus : Noël ! Noël !

CADET ROUSSELLE.

Un personnage bien célèbre que celui-là, un des héros les plus fameux de la chanson. Et cependant on ne sait à peu près rien sur lui, sur sa vie, sur ses œuvres s'il en a quelques-unes sur la conscience.

Trois cités se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour : Lille, Cambrai et Douai. En 1783 il résidait à Lille, chez le sienr Terry, dans la rue Sans-Pavé. Il habita plus tard Douai, le jour, sous un vieux porche de l'église Saint-Pierre; la nuit dans un four banal abandonné. On l'y trouva expirant en 1820 ou 1821, et on le transporta à l'hôpital où il acheva de mourir. Il fut artiste. Il découpait des figures sur le papier. Ces figures représentaient des paysages, des édifices et des scènes de la vie des hommes et des animaux. Il les signait.

On en connaît une, qui représente l'Amour. Ces œuvres se sont vendues jusqu'à trente écus; mais, du vivant de l'auteur, il est douteux qu'elles aient dépassé la valeur d'un sol. Sur la fin de ses jours, il ajouta à la profession d'artiste celle de mendiant. Il était de grande taille, maigre, tremblottant, la lèvre inférieure pendante. Il était vêtu d'une grande redingote d'un gris roussâtre, et coiffé d'un tricorne défoncé. Comme, vers 1792, une complainte sur la misère circulait parmi les soldats qui se battaient aux Pays-Bas, et qu'elle célébrait un personnage de fantaisie nommé Cadet Rousselet, on l'appiqua à Guy Ronxelle. Cette chanson a rendu immortel le déconneur de papier. Et il n'en est pas le héros.

Bijoux de Fantaisie.

Une jolie nouveauté, ces épingles à cheveux en or, toutes simples, toutes minces, toutes souples, ayant à leur tête une minuscule pierre précieuse. Elles s'emploient dans la coiffure comme des épingles ordinaires, c'est même là le chic, et par conséquent la chevelure de points brillants. Elles sont rangées par douzaine dans d'élégantes boîtes en peau de chamois, à côté de deux petites pinces assorties qui servent à attacher la flet invisible que l'on met sur la nuque pour retenir les mèches rebelles.

LE MEDIATEUR

Une berline de louage dont les ressorts rouillés fléchissent sous le poids d'une malle ancienne, s'apprête à quitter le perron du château. La vieille dame en deuil qu'elle va emmener se penche à la portière et d'une voix presque éteinte :

—Je voudrais bien encore embrasser le petit, demande-t-elle à son fils indécis, l'air honteux auprès d'une jeune femme qui, les lèvres pincées, la physionomie froide, tourmente les bagues brillant à ses doigts fins.

—Jacques ! va chercher Emmanuel, ordonne celle-ci d'un ton impérieux; puis avec un regard vers les fenêtres de l'office, elle ajoute à la dérobée : « Vite, pas de scène devant les domestiques. »

Quelques instants après, Jacques revient portant dans ses bras un délicieux bébé aux boucles blondes, papillotant autour de grands yeux bleus. Un sourire mouillé de larmes creuse aussitôt les rides de la vieille dame. Elle prend à pleines mains le front de l'enfant qui l'enlace de toute la force de ses quatre ans et gémit, suppliant :

—Mémé ! mémé ! tu revieras, dis, bonne mémé, je t'aime tant !

—Oui, mon mignon, répond tout bas la grand-mère en couvrant les joues du petit de baisers avides, oui, pour toi, si je le puis, bientôt.

La jeune femme impatiente a fait un signe. La voiture s'ébranle. L'enfant en pleurs lui envoie des caresses du bout de ses doigts roses, et quand elle distrait dans le vide du portail béant, il jette un cri aigu :

—Mémé ! mémé !

Mais rien ne lui répond que le gémissement des courils, traînant sur la berge de l'étang le regret des plages ensoleillées.

Jacques est rentré dans le salon que le crépuscule d'octobre assombrit peu à peu. Il songe immobile, le cœur étroit d'un repentir sourd qui grandit.

Quand la jeune femme revient d'endormir l'enfant là-haut dans sa chambre de la tourelle, il lui prend les mains et d'une voix que l'émotion étouffe :

—Simonne, dit-il, nous venons de commettre une mauvaise action.

—Non, mon ami, repartit la jeune femme, affectant un ton enjoué; nous venons simplement de résoudre une situation pénible. Ta mère nous avait donné La Garaye par contrat de mariage. Je te prends à témoin qu'il n'y paraissait guère. Elle nous tenait absolument en lièvre. La vie devenait insupportable. Elle a fini par le comprendre. Je lui en sais gré. Dans sa petite maison de Piesguez, elle vivra tranquille, maîtresse chez elle et nous chez nous. Ce n'est pas une séparation d'ailleurs. Nous voisinerons. J'aime bien ma belle-mère au fond. Nous irons la voir de temps à autre. Elle nous rendra nos visites.

—Oh ! non, Simonne, murmure Jacques, et l'écho de ses paroles meurt lentement dans la pénombre.

Non ! Il dit vrai ce fils irresolu qui peut aimer encore, mais ne sait plus vouloir. Quand les enfants chassent leur mère de la maison où elle les a bercés, elle n'y saurait rentrer en visiteuse. Les mères ne vont pas quêter l'affection. Elles en ont trop dans le cœur. Et celle qui s'en a plus qu'aucune autre est tendre, car elle est veuve, vieille et grand-mère.

Aussi, quand elle a fait arrêter la voiture en haut de l'avenue de sapins, pour voir une dernière fois sa Garaye tant aimée, réfléchant sur les eaux de l'étang sa façade grise, ensanglantée de vignes vierges, ses yeux caves et rougis l'ont embrassée d'un regard angoissé par la douleur de adieu. Un frisson la glaçait toute entière. Elle s'est jetée au fond de la berline et s'abandonne à bout de forces au cabotement du véhicule.

A mesure qu'elle s'éloigne, il lui semble que son cœur se déchire et que le passé assompi se réveille. Une vision intense et cruelle ressuscite les trente années vécues sous ce toit disparu.

C'est elle, jeune épouse au bras de son mari, qui descend au seuil de la Garaye, fraîche et fleurie alors, à son printemps. Une année de bonheur s'écoule. Un enfant la couronne; le petit Jacques qu'elle a tant chéri, qu'elle a tant aimé, qu'elle aime encore malgré tout. Puis une tombe s'ouvre auprès de ce berceau. M. de la Garaye lui est enlevé en pleine jeunesse. Elle le pleure en élevant son fils. Le temps passe endormant son chagrin. Jacques prend avec les années la ressemblance de son père : nature simple et bonne comme la vieille, mais si faible ! Elle doit veiller sur lui, prévoir pour lui, vivre deux fois. Tout repose sur elle; sa santé, sa fortune, son bonheur. Elle en fait un beau

garçon assez riche pour choisir la femme qu'il lui plaira d'aimer. Il s'éprend d'une jolie fille qui n'ayant pas de château, rêve d'en habiter un. Pour permettre à Jacques de suivre le penchant de son cœur, elle lui abandonne la Garaye que ses longs efforts ont rendue la plus belle résidence du pays. Elle se dépoille de tous ses droits sans hésiter, sans réfléchir qu'un jour entre elle et lui se glissera l'étrangère. Et cette étrangère vient, lui prend peu à peu la confiance et l'amour de son enfant, lui dispute l'autorité due à son âge et à son expérience, lui mesure même les caresses de son petit fils ! A elle qui s'est dévouée toute sa vie, qui s'est donnée toute entière, on lui retire tout, on la délaisse, on l'offense jusqu'à lui insinuer un jour qu'elle est de trop sous ce toit qu'elle a fait si charmant et si doux :

—Ah ! la pauvre vieille mère ! Ce jour-là tout ce qui la rattachait à la vie s'est brisé ! Mais elle a caché sa douleur jusqu'à ce que le sacrifice se consommât.

Maintenant qu'elle s'en va, de la maison béni où ses derniers jours devaient finir paisibles, où elle espérait mourir les yeux fermés par une caresse d'enfant, maintenant qu'elle se trouve seule accablée sous le poids de la vieillesse et de la déshonneur, des entrailles de son être ce cri désespéré monte :

—Ah ! mon ami, pourquoi t'ai-je survécu !

Puis au fond de son cœur en détresse une image blonde d'enfant s'élève souriante et céleste, elle éclate en sanglots :

—Pauvre petit ! s'écrie-t-elle, saurait-il l'aimer comme moi !

Et dans cette plainte que ses lèvres répètent comme une litanie douloureuse, l'amertume de son chagrin s'exhale tant qu'enfin épuisée, elle s'endort au branle de la berline qui l'emporte à travers la nuit d'automne.

II.

L'hiver est accouru soufflant ses bises glacées parmi les bois de la Garaye, jusqu'au tour de la maison morose et refroidie.

Dans les premiers temps qui suivirent le départ de sa belle-mère, Simonne a voulu jouir de la liberté enfin conquise, exercer le gouvernement si longtemps convoité. Mais embarrassée par le muet reproche des serviteurs et rebutée par les détails d'un intérieur qu'en sa vie frivole de jolies patricienne, elle n'avait jamais appris à conduire, elle s'est vite lassée de son indépendance. Elle laisse flotter les rênes, et le ménage marche à l'aveugle d'un reste d'impulsion donnée par celle qui l'a quitté. Jacques promène son malaise et ses regrets en de longues chasses solitaires. Le soir, quand il se retrouve auprès de sa jeune femme, il ne sait que dire si ce n'est de s'informer de la santé du petit Emmanuel qui ne rit plus jamais et devient languissant.

Aux questions de son mari, Simonne répond évasivement. Mais elle-même ne croit point à ses paroles, car un jour elle a vu le petit grimper sur une chaise, pleurer en embrassant le portrait de grand-mère qu'il a bien fallu laisser dans le salon, sur son chevet, à cause du monde. Et la conversation tombe comme par peur d'un fantôme qui est là toujours entre eux. Les tisons de la grande cheminée fléauillée jettent des flammèches mélancoliques, et dehors la plainte du vent se mêle aux gémissements des courils.

Ce soir de Noël Simonne et Jacques sont accoudés au balcon d'Emmanuel sous pâle que de contamine. La jeune femme s'efforce de l'amuser, lui parle du petit Jésus qui va descendre par la cheminée pour remplir de jolis cadeaux les souliers bleus qu'elle vient d'y mettre.

L'enfant ne s'égaie point.

—S'il t'apportait un beau polichinelle, serais-tu content ? demande la mère.

Emmanuel secoue la tête.

—Aimerais-tu mieux un tambour ?

Le petit garçon ne répond rien; ses yeux deviennent humides.

—Des bonbons, je parie, des pralines, n'est-ce pas ?

—Non, non, pas cela, soupire à grand bruit le bébé.

—Et bien ! quoi, mon chéri, que vas-tu lui demander ?

Alors l'enfant attire sur son cœur la tête brune de sa maman et cherchant son oreille cachée sous les bandeaux.

—Que mémé nous revienne, murmure-t-il en sanglotant.

Jacques et Simonne se regardent confus.

—J'irai la chercher demain, dit enfin Jacques d'une voix émue.

—Oui, mon chéri, assure Simonne en embrassant le petit qui s'endormit bientôt confiant dans cette promesse.

Quand le sommeil l'a tout à fait consolé, ses parents sortent de sa chambre où ne reste que la veillesse douce et mystérieuse comme une lampe d'autel.

Le silence enveloppe la Garaye dans ses voiles. Les heures passent.

A l'entour c'est la nuit si brumeuse et si sombre que les Rois Mages s'égareraient sur les chemins de Bethléem. Cependant à travers le jardin du château, une ombre s'approche furtive. Elle marche vers la tourelle comme un regard d'étoile aux cils d'or. Il semble que cette petite clarté appelle en tremblant. Elle pousse une porte basse qui s'entrouvre accueillante. A pas de loup elle monte l'escalier obscur. Une marche crie. L'ombre s'arrête, le cœur battant, puis elle reprend sa course plus légère. Elle glisse jusqu'à la chambre d'Emmanuel et soulève le loquet dont le son métallique trouble la paix du corridor. Elle entre, retenait son souffle, va droit au berceau, écarte les courtines et se penche. A la lueur de la veilleuse, elle voit l'enfant sourire comme au plus doux des rêves. Pourtant l'ombre a des cheveux gris, des rides profondes et des yeux rouges.

Après un long regard, elle embrasse les boucles éparées sur l'oreiller, borde la couverture et laisse retomber les rideaux. Elle va jusqu'à la cheminée, s'agenouille, y dépose une boubonnière qu'elle tenait cachée sous son manteau. Elle aperçoit les petits souliers bleus, elle les prend dans sa main, les couvre de larmes et de baisers...

Soudain la porte de la chambre s'ouvre. Une jeune femme en peignoir blanc apparaît. Deux cris étouffés se croisent. L'ombre se lève et balbutie :

—Si je me suis permis... cette nuit... chez vous... c'est pour le petit... des pralines qu'il aime tant.

Un instant la jeune femme hésite, frémissante d'un reste d'orgueil, mais bientôt emportée par un flot d'émotion, elle tombe à genoux et supplie confuse :

—Ma mère ! Ma mère ! Pardon ! Pardon ! C'est le bon Dieu qui vous envoie !

—Chut ! Chut ! mon enfant, dit la mère attendrie, ne l'éveille pas, il aurait peur.

Et doucement les deux femmes, les mains jointes, s'esquivent de la chambre où l'enfant dort dans son berceau.

.....

.....

.....

A l'aurore de Noël tandis que les clochers carillonnaient par la campagne la naissance du Divin Médiateur, trois têtes penchées sur l'oreiller d'Emmanuel guettaient son réveil.

Le bébé ouvrit ses grands yeux éblouis encore des visions angéliques et croyant continuer son rêve :

—Mémé, appela-t-il ensommeillé.

Le vieux visage s'approcha éclairé d'un tendre sourire.

Alors, poussant un cri de joie le petit enlaça de ses bras le cou de sa grand-mère tant aimée.

—Mémé ! Mémé ! répéta-t-il, quel bonheur ! Merci, bon Jésus ! Tu vois bien maman qu'il m'a rendu ma mémé. Oh ! viens que je t'embrasse aussi toi.

Comme il ne pouvait étreindre deux fronts à la fois, il prit entre ses menottes une mèche grise et une brune qu'il confondit sur ses lèvres. Et dans cette caresse passa tout ce qu'il y a de pureté, d'apaisement et d'espérance dans un baiser d'enfant.

.....

.....

.....

CORRESPONDANCE FASHIONABLE POUR DAMES

Pour écrire un de ces « billets du matin », que les femmes savent si bien tourner, voici les dernières rites :

On prendra du « papier-taffetas », un papier très nouveau, soyeux, léger, souple, doux au toucher, imitant l'étoffe à s'y mêler. Il est de couleurs pâles : crème, rose, bleu, jauni, verdé... A droite, on fera timbrer l'exacte reproduction d'une médaille antique, d'une ancienne pièce de monnaie grecque ou romaine. Très jolis, ces espèces de sceaux dorés, représentant une « corinthienne » avec le Pégame ailé, ou une « syracusaine » avec le quadrigé lancé au galop, ou bien encore une « dorique » avec la Victoire triomphante, ou enfin le denier romain à l'effigie de César. Il paraît que, pour les billets galants, une petite silhouette d'Eros est fréquemment employée; en tout cas on réservera une tête de Minerve pour les missives d'un tour plus sérieux et un profil de Mercure sera tout indiqué par les lettres d'affaires.

On fera l'enveloppe avec une nouvelle cire blanche « filée » d'or qui produira un curieux cachet avec des veines et des marbrures imprévues. Enfin, on jettera sur l'encre encore fraîche, une poudre dite « de diamant » qui fera d'écriture une traînée brillante comme si on l'avait séchée en se servant de l'aile d'un papillon.

Il ne restera plus, avec tout cela, qu'à savoir écrire des choses tout à fait exquises.

PENSEES.

Tu n'es qu'un philosophe étouffé de l'armée beaucoup de philosophie et ramené.

Toutes les religions sont sœurs, mais des sœurs canailles.

L'élevage des papillons.

M. William Watkins, un entomologiste dont les travaux font autorité de l'autre côté du détroit, est le premier qui ait eu l'idée de se livrer à l'élevage en grand de ces jolis insectes ailés. Depuis une dizaine d'années, son établissement d'Eastbourne fournit des milliers et des milliers de papillons non-seulement à tous les collectionneurs privés, mais encore aux divers jardins zoologiques de l'ancien et du nouveau monde.

La « ferme à papillons » d'Eastbourne, ainsi que l'appelle son créateur, couvre tout près de la côte sud de l'Angleterre, et dans un endroit suffisamment abrité des vents du large, une superficie de quatre mille mètres carrés. C'est, en réalité, comme un vaste jardin rempli de fleurs et d'arbres rares, entouré d'un très haut grillage, où volent en liberté près d'un million de papillons d'espèces variées.

.....

.....

.....

L'ESPRIT DES AUTRES.

Le jeune Muffardin, employé d'administration, est un garçon qui fera son chemin.

—Moi, dit-il, j'aime les gens qui ont du caractère, qui ne se laissent pas marcher sur le pied... Et après un temps il ajoute : —Parce qu'un beau jour on les flanque à la porte, et ça fait de la place pour l'avancement !

.....

.....

.....

Un électeur se plaint à un député des lourdes charges qui pèsent sur les contribuables.

—Prenez patience, répond l'honorable; dès qu'il sera possible de réaliser des économies, on vous dégrèvera.

L'électeur, sceptique.

—Hum ! quand ce jour viendra il y aura longtemps que nous serons grévés !

.....

.....

.....

Un avocat, connu au Palais pour le peu de soin qu'il a de sa personne, plaide.

—Non, dit-il dans ses plaidoiries, mon client n'a pas fait cette démarche, si un autre l'a tentée, je m'en lave les mains.

L'avocat de la partie adverse vivement :

—Je prends acte de cette in-vraisemblance !

.....

.....

.....

Une maîtresse de maison insiste auprès de ses invités pour qu'ils reprennent de la glace. L'un d'eux, s'exécute :

—Je n'ai rien à vous refuser, madame. J'éprouve ce que M. Brunetière appelle l'autre jour, à l'Académie, le « besoin de se dévouer » !

.....

.....

.....

Chez la concierge.

—Cet appartement me plairait assez, mais il est bien petit... —Si monsieur reçoit des parents de province pour l'Exposition, ça lui fera un prétexte pour ne pas les loger.

.....

.....

.....

Un père de famille à un de ses amis :

—J'étais opposé au mariage de mon fils; il vient de m'envoyer des soumissions respectueuses.

—Et on dit que le respect s'en va !

.....

.....

.....

Terrible explosion dans une mine.

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....



Chin Pimples
(BOUTTONS AU NEUFON)
Sont locaux dans la nature. Ils disparaissent rapidement à un traitement de bon sens. L'ONGUENT DE HENRIKELL est un spécifique pour les Boutons, Boutons, Boutons, Boutons et tous décolorés de la peau. 50c la boîte.

LE SAVON DE HENRIKELL adoucit les pores, rend le peau saine, blanche et fraîche. Prix 25 cents. Extrait de la revue scientifique.

JOHNSON, HOLLOWAY & CO., Philadelphia, Pa.